

l'Arbre

Nouvelle

écrite par Armelle Perrot et illustrée par Elisa Pouillot



L'ARBRE GUETTEUR

Le printemps est enfin arrivé sur le plateau. Une odeur de chlorophylle flotte dans l'air. La flore reçoit chaque jour un peu de soleil, les oiseaux sortent de leur léthargie et chantent dans le matin encore frais.



Une petite pousse vert clair se bataille avec la folle avoine pour recevoir son quota de lumière. La partie n'est pas gagnée. Elle peut encore être rongée par les lapins ou bien perdre sa bataille contre les herbes avoisinantes qui poussent le plus vite possible.

Le monde est rude, au matin les gelées peuvent la ratatiner en un rien de temps. Chaque jour gagné est une victoire, et la jeune pousse grandit, grandit et finit par dépasser les herbes alentour.

Sa conscience s'affirme en même temps que sa tige verte se transforme en bois...

Tout d'abord, l'immensité au-dessus d'elle : bleu, blanc, gris, selon les jours. Et puis, le sol : marron, puis vert et bien plus tard, jaune. À ses pieds, un vide avec au fond un ruban noir, lisse et anormal, comme posé, étranger à la nature qui l'entourne.

L'air, si vivant, tantôt chaud, tantôt humide, tantôt glacial et qui vit !
L'air qui la fait se balancer, tournoyer, manque de l'arracher à la terre !

Parfois doux comme une caresse, parfois violent et rude.

Le monde est rond autour d'elle et bruyant : le vent dans les herbes, les animaux qui grattent, grognent, se battent pour survivre. La rumeur des hommes commence à arriver jusqu'à elle : un tracteur, des bruits lointains de conversation, boucan de tronçonneuses, ronron des voitures qui passent à ses pieds.

Une, deux, trois feuilles. Puis dix, vingt. Sa tige se sépare en deux.

Au fil des mois, la vie se ralentit. Les journées sont plus fraîches et la lumière dure moins longtemps. La conscience de la plante s'engourdit et devient lourde... lourde. Elle ne sent que vaguement l'assaut de l'hiver contre sa petite tige de bois dénuée de feuilles. La terre enserre ses racines comme un étau. La rumeur de la vie s'estompe, elle sombre dans un sommeil léger... se réveillant vaguement aux quelques jours de grand soleil. Mais pourquoi l'herbe est-elle devenue toute blanche et glacée ?

La lumière du jour revient après les grands froids. Sa sève remonte enfin et bouillonne. Elle pousse le plus vite possible avant d'affronter la grande nuit.

Au fil des années, elle devient un noyer.



Je suis moi. Mes racines sont profondes et mes branches partent à la conquête du ciel. Je suis calme et flexible.

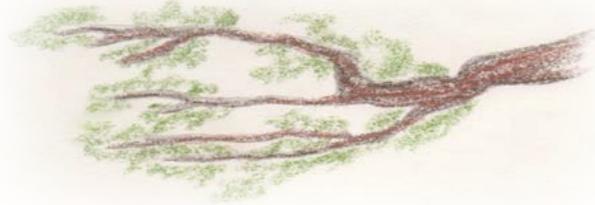
Au début, je ne me souviens plus trop. Il faisait froid, le monde était encore petit. Je ne voyais pas loin : j'étais au milieu d'une jungle hostile. Je sais que les herbes ne voulaient pas que je vive. Maintenant, elles se taisent et acceptent mon ombre. Tout seul, je ne suis pas un danger pour elles. Maintenant, elles me gardent les pieds au frais. Je les aime bien.

Ma cime est bien au-dessus de la butte et la route coule à mes pieds. J'aime regarder l'avoine onduler dans le vent. Au printemps, l'odeur du colza m'écoeure bien un peu, mais, dieu, comme c'est beau. Tout ce jaune juste à la sortie de l'hiver !

J'aime la ronde des saisons, le ronronnement des tracteurs dans les champs. Je me sens bien, posé là. Mes racines sont profondes, je suis jeune et fort. Ma respiration est lente. Je me sens au centre, à ma place. J'habite à la sortie du village. Je me plais à dire que je suis un guetteur. Je n'ai pas choisi d'être ce que je suis. Je suis, c'est tout.

De temps en temps, rarement, j'ai des visiteurs humains. Ils viennent me voir quand ils sont tristes. Je crois que je les apaise. Je ne sais pas pourquoi. Ils aiment regarder la danse du vent dans mes branches. J'aimerais faire quelque chose...

Mais je ne suis qu'un arbre, planté là et impuissant. Que viennent-ils chercher auprès de moi ? Je suis l'intemporel, la pousse lente. Je ne peux que guetter.



DES BRIBES DU MONDE

Le vent chaud caresse l'arbre et le soleil joue avec les feuilles. La vie est facile et les journées sont longues. L'arbre somnole dans la chaleur. Béatitude du moment. Cela en a toujours été ainsi, le temps de semer et le temps de récolter. Les oisillons commencent à quitter le nid pour se



lancer dans la grande aventure, prendre des forces avant le grand hiver,
quand la survie ne tient qu'à un fil.

Les voitures roulent le long du ruban gris. L'arbre écoute les bribes de phrases échappées des fenêtres. Le plus souvent, c'est de la musique. Il aime bien et regrette de ne pas en entendre davantage.

De temps en temps, des phrases qu'il ne comprend pas s'échappent des voitures « guerre, économie de marché, chômage, crise de la natalité, mort, bombe, panique, génocide, récession ». Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Le monde serait-il plus complexe qu'il ne le pensait ? Il s'y passe des choses terribles visiblement.

L'arbre est déstabilisé malgré toutes ses racines, son flegme végétal. La cime lui tourne un peu et il se sent soudain très faible. Heureusement, un arbre ne peut pas tomber dans les pommes ! C'est quoi une bombe ? C'est quoi la guerre ? C'est quoi l'économie de marché ? C'est quoi, c'est quoi tout ça !

Est-ce qu'un arbre peut ressentir la souffrance humaine ?



Je suis moi. Tantôt chaud et tantôt froid, parfois calme et paresse, parfois fureur et rage. Je suis la respiration du monde. Le grand transporteur. J'apporte les bruits de la civilisation au calme des déserts. J'apporte les graines non germées aux terres stériles. Grâce à moi, Colomb à découvert les Amériques, l'homme s'est égaillé sur la terre. Grâce à moi, vous vous sentez un peu plus vivant lorsque vous regardez la mer, juste un peu plus. Grâce à moi, vous sentez l'inutilité de vos forces lorsque j'arrache le toit de vos maisons. Je pousse les élégants voiliers vers leur destination mais je sais aussi les dévorer. Je ne suis ni bon, ni mauvais, je suis, c'est tout.

J'aime jouer dans les branches des arbres, faire onduler l'avoine encore verte. Je caresse le monde avec douceur. Je passe et vous emmène avec moi. Je suis à l'origine de vos envies d'aventures et reste longtemps au plus profond de vos rêveries.

Je disperse les fumées de vos usines, apporte l'odeur du sel jusqu'à l'intérieur des terres. Je joue avec les vagues et les oiseaux. Je m'amuse dans les cheveux dorés des enfants. La terre est mon terrain de jeu, rien ne m'arrête, sauf quelques hautes montagnes glacées qui m'offrent leur neige à faire poudrer. Tant pis, si j'emporte quelques marionnettes humaines dans mon jeu. La vie importe peu finalement face à mon mouvement issu du début du monde.

Lorsque je m'arrêterai, la terre s'arrêtera aussi car je suis la respiration du monde.



L'IMPUISSANCE

La nuit tombe. Un animal s'approche de l'arbre en passant par le champ d'orge tout proche. Sa respiration est saccadée, difficile, tout comme sa progression dans les céréales. Il sort enfin et l'arbre le distingue mieux.

C'est un chevreuil, tête basse, le poil humide de transpiration, terne. Il est maigre et semble malade. Il se traîne.

Le chevreuil lève la tête et voit l'arbre. Il se dirige vers lui. Il est résigné, il sait qu'il n'a plus qu'à trouver un endroit pour mourir : son temps est fini sur cette terre. Confusément, il sait qu'il en est ainsi depuis la nuit des temps. Il est attiré par l'arbre. Il a trouvé l'endroit qu'il cherche depuis deux jours. L'endroit juste. L'endroit. Pour mourir. Il s'est bien reproduit et sa lignée est forte. Tout va bien. Il a perdu ses femelles l'année dernière, prises par un plus jeune, plus fort. C'est dans l'ordre des choses. Il veut juste s'allonger et mourir.

L'arbre est encore à une cinquantaine de mètres. Le chevreuil tombe plusieurs fois avant d'y arriver. L'arbre tente de l'encourager, il a bien compris ce qu'il voulait. Il est prêt à l'accueillir.

À force de volonté, le chevreuil atteint son but. Il se couche pour la dernière fois, de tout son long. Sa tête repose contre la naissance du

tronc. Sa respiration devient plus sereine, il soupire, presque bien-heureux ? Non, apaisé.

Le chevreuil écoute l'arbre qui lui chante sa petite chanson, mélodie apaisante du poumon de la terre. Le chevreuil remercie l'arbre dans un long soupir. C'est fini.

L'arbre regarde l'animal. Il était si gracieux, si mobile. Son esprit est si proche du sien finalement. Il a senti quelque chose, une connexion entre eux deux. Il sait que le chevreuil n'est pas mort seul et il sait aussi que celui-ci a ressenti l'arbre comme une caresse, une présence.

Il en est tout étourdi. Il s'est senti utile, un peu moins impuissant finalement.

Le chevreuil se refroidit lentement dans le soir qui tombe.

Un camion rouge vient chercher la carcasse deux jours après. Heureusement, car cela ne sent pas bon et l'arbre déteste toutes ces mouches

qui tournent autour. L'arbre lui adresse un au revoir silencieux. Il se sent un peu plus grand maintenant.

Depuis, il aime quand les chevreuils viennent paître autour de lui, même quand ils lui grignotent un peu l'écorce. Heureusement, l'herbe est abondante autour et ils stoppent très vite leur grignotage. L'arbre ne se sent pas en danger. Il aime écouter leur mastication vive et inquiète. Il entend leur cœur tambouriner au moindre danger et les voit déguerpir dans les champs. Comme leur fuite est belle ! Comme il aimerait lui aussi pouvoir bouger. Mais s'il y a une chose impossible ici-bas...

Depuis qu'il a réussi à entrer en contact avec le chevreuil, l'arbre s'y essaye le plus souvent qu'il peut.

Toute une faune vit très près de lui. Alors pourquoi pas ? Il commence par les écureuils. Ils sont si vifs qu'ils lui rappellent les chevreuils. Un petit peu. L'esprit des écureuils est toujours en ébullition, inquiet, affamé. Il tourne en rond, il s'affole. Impossible vraiment de com-

mu-niquer avec ces bêtes-là ! Mais il aime leurs petits rêves anxieux. L'écureuil rêve d'un monde sans renard, avec plein de victuailles à portée de dent... le paradis quoi.



Il aime sonder l'esprit des oiseaux quand ils dorment la tête enfouie sous leur aile. L'arbre voyage grâce à eux. Il se voit dans leur esprit. Comme il est seul, le long de cette route encaissée sur un plateau battu par les vents d'ouest. Il se voit aussi en hiver, tout nu, sans ses feuilles. Il se trouve beau, dans son unique architecture, au centre de la nature



dépouillée par l'hiver. Les oiseaux luttent pour leur survie en hiver et pour celle de leur espèce aux beaux jours. Ils sont toujours tendus. L'arbre essaye de leur communiquer son esprit immobile, en vain...

C'est la période des semences et le ballet des tracteurs a commencé. L'arbre aime regarder silencieusement cette chorégraphie lente. La terre est riche et tiède, parfaitement préparée pour l'enfantement. Si l'arbre avait une religion, il trouverait très certainement ces semailles païennes, presque impudiques. Mais il se contente de goûter le moment, d'écouter la sève qui monte de plus en plus fort en lui. Il ressent comme de la ferveur et une joie qui l'anéantit de sa force : « Le printemps est revenu... ». Le soleil est à son apogée, l'air est tiède.

Plusieurs personnes se rassemblent autour de lui. Les tracteurs sont arrêtés un peu plus loin. Une discussion tranquille s'installe. Une discussion d'hommes qui porte sur la santé des uns et des autres, l'engrais qu'ils vont utiliser, le prix des semences qui n'arrête pas de monter, les impôts, et Claudia qui est partie avec un plombier en

laissant son mari tout seul sur l'exploitation. Tout le monde se sent bien sous l'arbre, pourtant, on dit qu'il n'est pas bon de rester sous un noyer. Mais ce sont des racontars. La preuve !

Ils ont du mal à se séparer, car ils savent que ce moment sera définitivement envolé dès que le tintamarre des engins reprendra. Finalement, c'est un bon endroit pour discuter : on s'y allongerait bien pour faire une petite sieste... mais bon, pas le temps : il faut se dépêcher de finir.

L'arbre est tout content... Mentalement, il les avait pris dans ses branches, avait chanté une petite chanson printanière de toutes ses jeunes feuilles. Il les a apaisés ! C'est incroyable, et pas un hasard. S'il est planté là, juste là, avec son air tranquille de noyer, c'est peut-être pour quelque chose...

L'arbre aurait-il un destin ?

Je suis moi. À la fois végétale et minérale. Ouverte et malléable l'été, dure comme la pierre l'hiver. Je suis celle qui s'offre, je suis féconde. Souvent bafouée, torturée, salie. Façonnée par l'homme depuis des millénaires par endroits, oubliée dans d'autres. Sauvage ou domestiquée, mais toujours fertile malgré la caillasse, les gelées, les brûlures, les salissures. Je suis votre dernier recours, mais vous ne le savez pas encore.

Je suis la vierge païenne. Vous croyez me posséder, mais vous vous leurrez. C'est moi qui vous possède et vous attache à moi. C'est viscéral, mon odeur vous reconforte. Même si vous vous éloignez de vos collines natales, où que vous vous endormiez, c'est de leur odeur, de mon odeur dont vous rêvez. Et quand vous revenez après avoir tout vécu, vous vous sentez enfin entiers, complets, achevés. Parce que vous êtes revenus sur la terre qui vous a donné la vie, qui vous a fait grandir, qui vous a façonnés.

Vous pouvez me labourer au plus profond avec vos engins, creuser des routes monstrueuses dans mes entrailles : vous savez que tout cela n'est

qu'illusion. Je reprendrai ma place, même au cœur de vos cités, dès que vous ne serez plus. Et cela arrivera, croyez-moi...

Je vois grandir, s'épanouir et mourir mes enfants. Je n'en suis pas triste, c'est la vie. Je suis la vie. Je suis aussi votre dernière demeure et me nourris de vous. Ainsi votre mort n'est pas inutile. J'accueille toutes les dépouilles du monde, les végétaux comme les charognes. Je m'en nourris afin que de votre mort, la vie renaisse.

N'oubliez pas, vous n'êtes que de passage.



LA RENCONTRE

La nuit est parfaite : tiède, aérienne, sereine. Les animaux de nuit vaquent à leurs occupations. L'arbre profite du moment et se laisse baigner par la lumière de la lune, presque pleine.

Un vague ronron de voiture prend de plus en plus sa place dans ce petit théâtre de la nuit. L'arbre a hâte qu'elle passe et disparaisse pour retrouver le silence rempli de petits cris, de grignotages, bruits feutrés de plumes, gratouillis de griffes.

La voiture est arrivée pratiquement à hauteur de l'arbre. Une explosion stoppe toute la vie alentour. La voiture devient folle, grimpe la butte dans le hurlement du moteur maltraité, les pneus labourent la terre. Elle percute l'arbre, entaillant si profondément l'une de ses branches maîtresses que celle-ci plie dans un craquement lugubre. L'arbre hurle de douleur. La branche reste attachée au reste de l'arbre, mais s'abat sur la voiture et semble la couper en deux.

Tous les animaux ont déguerpi ! Il ne reste que l'arbre, la voiture et deux corps en chiffon. Qui ne bougent plus...

Deux corps : un grand et un plus petit. Le plus grand est loin de la voiture, une jambe prend un drôle d'angle, anormal. L'arbre frémit en le

regardant. Il sent que la vie est encore dans ce corps, juste endormi et un peu cassé. En revanche, le corps plus petit l'inquiète. Il est réveillé. C'est un petit d'homme, un garçon. Il est couvert de sang mais l'arbre sait bien que cela n'est pas le plus grave. C'est le sang qui coule en dedans qui l'affole. Le sang qui sort de la rate explosée et des reins aussi. L'arbre sent la vie s'écouler de l'enfant bien trop vite. L'enfant regarde l'arbre, se traîne vers lui. L'arbre se souvient du chevreuil et là, il sait ce qu'il a à faire. Il aurait préféré le sauver, lui donner sa vie pour que lui vive. Mais ce n'est pas dans ses compétences, alors il se contente de faire ce qu'il sait faire même s'il aimerait offrir plus.

L'enfant arrive à se traîner jusqu'au tronc. Le moteur de la voiture hoquette un peu et finit par s'arrêter dans un rot métallique et surchauffé. Le silence fait du bien même si très vite, il angoisse : personne ne passera plus avant le matin maintenant.

L'enfant pleure, appelle sa mère qu'il entrevoit. L'arbre l'apaise et lui murmure que sa mère va bien, qu'elle dort malgré elle, c'est tout... Le



petit se pelotonne contre l'arbre, comme s'il cherchait une chaleur, une douceur. Alors, l'arbre prend l'esprit de l'enfant en lui, dans sa sève si vigoureuse et l'emmène tout là-haut, dans les plus hautes branches, loin

de son corps qui a si mal, si mal et qui ne guérira pas. Il l'emmène dans son monde végétal, lui chante sa petite chanson de noyer perdu sur un plateau agricole. La lune allume le paysage de sa lumière blanche. L'enfant regarde, ressent. Il sait qu'il n'est pas seul et que ce qu'il voit là, c'est la beauté du monde.

- C'est marrant d'être un arbre. J'ai plus mal. Ma maman va bien ?

- Ta maman, c'est le corps qui est un peu plus loin ? Tout va bien, elle dort à cause du choc, c'est tout. Et moi, je reste avec toi en attendant.

- Je suis tout cassé, j'ai plus mal maintenant que tu m'as pris dans tes branches, mais je me sens tout mou, de plus en plus.

- Ne parle pas trop... il faut attendre qu'une voiture passe pour que quelqu'un s'occupe de toi. Garde tes forces, mais ne t'endors pas.

Tout en disant cela, l'arbre sait bien que le temps est compté, que peu de vie reste encore dans ce petit corps. Il chantonne tout doux à l'enfant, lui montre sa vie. Les animaux reviennent petit à petit et repeuplent le silence.

- L'arbre ?

- Oui.

- Comment tu t'appelles ?

- Je n'ai pas de nom, c'est l'arbre alors mon nom.

- J'ai peur, j'ai mal et j'ai froid. Je veux ma maman. Je veux ma maman !

Alors l'arbre le prend encore plus fort dans ses bras-branches, les feuilles s'unissent pour murmurer la plus douce berceuse de la terre, la lune le baigne de sa lumière bienfaisante et les animaux cessent leur ballet nocturne. La terre s'arrête de respirer, regarde l'enfant en train de mourir et le prend en son sein tiède. L'enfant se détend et respire profondément, regarde une dernière fois depuis les hautes branches, les yeux bien ouverts, puis ferme les yeux. Sa poitrine halète soudain puis stoppe. C'est fini.

La sève s'échappe de la branche brisée de l'arbre. La douleur est terrible et reprend sa place prépondérante. L'arbre pleure, la lune se cache derrière les nuages et permet à l'obscurité de voiler le corps de l'enfant.

Les animaux rentrent, qui dans son terrier, qui dans son fouillis de branches, son grenier, sans bruit. Seul reste le silence.

L'aube ne va plus tarder à pointer le bout de son nez. La maman commence à se réveiller et gémit sous la douleur. Le corps de l'enfant est froid et rigide contre l'arbre. Il en est tout frigorifié.

Une voiture approche et stoppe. Un homme en sort et court vers la voiture accidentée. Il va vers l'enfant et le touche. Il tombe, les deux genoux à terre. Un haut-le-cœur le prend et il va vomir un peu plus loin. La mère a entendu la voiture et appelle pour attirer l'attention. L'homme se relève et court vers elle.

- Ne bougez pas, j'appelle les secours, je reviens.

Il retourne à sa voiture, va poser des triangles de signalisation puis sort son téléphone portable pour appeler les pompiers. La discussion est brève. Il parle tout bas pour que la mère n'entende pas sa conversation. Il revient vers elle.

Les yeux clos par la douleur, elle tente de savoir :

- Mon fils, comment va-t-il ?

Que dire ? Silence.

- Benoît, dites-moi comment va Benoît ?

Il ne sait que faire, quoi dire...

- Il est inconscient.

- Il respire, dites, il respire ?

- Les pompiers vont arriver, ils vous donneront plus de nouvelles, restez tranquille, ne bougez surtout pas.

- Il faut prévenir mon mari, il est en Vendée chez son frère avec mon autre fils.

L'arbre est fatigué, meurtri. Comme l'enfant avant lui, il sent la vie partir de sa branche brisée. Mais pas de secours pour lui, il le sait.



La sirène des pompiers se fait entendre du fond de la vallée. Deux voitures rouges se garent le long du chemin. Des hommes descendent équipés de gros sacs à dos et de deux civières. Ils vont vers l'enfant. Leur regard est déjà résigné mais ils vérifient. Ils passent tout de suite à la survivante et lui annoncent la mauvaise nouvelle. Elle crie dans le petit matin.



- Je veux le voir, je veux le voir !

- Vous le verrez, mais plus tard. Maintenant, il faut que l'on s'occupe de vous. Il faut soigner votre jambe. Tout va bien se passer.

Le médecin cherche une veine et y injecte la douce morphine. Elle s'apaise enfin.

Les gendarmes arrivent aussi, inspectent la voiture et retrouvent l'histoire de cette nuit-là.

- C'est un pneu qui a éclaté juste en plein virage. Mon Dieu... Cela fait combien de temps qu'ils sont là ?

Un pompier s'approche du gendarme.

- On peut les emmener maintenant, la dame nous a donné le téléphone de son mari. Vous vous chargez de l'appeler ?

- OK, on s'en occupe.

Les ambulances partent, la dépanneuse arrive pour emporter la voiture.

Quelques coups de balai sur les débris qui jonchent la chaussée.

Les gendarmes font un croquis et prennent des mesures. Puis tout le monde s'en va.

L'arbre reste. En emportant la voiture, ils ont arraché ce qu'il restait de la branche. Il a cru mourir de douleur sur le coup, mais non. Il tient bon ou presque.

Les jours qui suivent sont un long calvaire. L'arbre est ébranlé, il perd beaucoup de feuilles. Sa conscience est redescendue très profondément, loin sous la terre. Il ose à peine vivre. Au fil des jours, la douleur se fait moins vive, mais par sa grande plaie s'est infiltrée une bactérie. Il est malade et sans soins.

Un mois a passé. L'automne commence à s'installer. L'arbre somnole sous le soleil encore tiède. Il se sent démuni et chauve. Chaque brise fait s'envoler ses feuilles bien avant l'heure. Ses fruits sont tout secs et tombent dans un bruit sourd. C'est trop tôt, bien trop tôt. Mais l'arbre

n'a pas la force de les amener jusqu'à maturité. Il en mourrait s'il le faisait. Il se bat mollement contre sa maladie. Il est seul et même les oiseaux n'arrivent pas à le dérider. Il va mourir et il l'accepte.

Une voiture s'arrête et trois personnes sortent de la voiture. Un homme, une femme sur des béquilles et un adolescent. Ils ont de mauvaises mines. La femme semble affaiblie, amaigrie. L'arbre la reconnaît. C'est elle.

Ils portent un gros bouquet multicolore. Ils montent sur la butte et s'approchent du tronc de l'arbre. En silence, ils déposent les fleurs très exactement à l'endroit où est mort Benoît. Bien évidemment. Ils se tiennent la main, toujours silencieux.

Ils restent là longtemps, sans bouger, sans parler. Puis, les deux parents retournent vers la voiture. Le jeune garçon reste et regarde l'arbre. Sa main s'avance vers l'écorce, caresse l'arbre. Sa main se déporte vers la brisure.

- Tu sais toi, dis, est-ce qu'il a souffert ? Dis-moi qu'il n'est pas resté tout seul, comme ça, dans la nuit... Et nous on n'était pas là, on n'était pas là ! Toi aussi, tu es tout cassé.

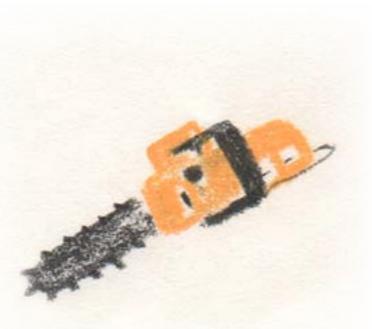
Il regarde les détritrus laissés par la voiture encastrée dans l'arbre. Une larme roule le long de sa joue. Il se retourne et s'adosse au tronc. Bien sûr, l'arbre tente de communiquer, mais il se sent si faible. Il essaie de lui répondre. Le jeune homme ressent la nuit, la douceur, la lune presque pleine, la vie qui bat tout doucement dans le corps de son frère. Tout est serein.

- Mais à quoi je pense, moi !

L'arbre le regarde s'éloigner et monter dans la voiture. Le moteur démarre. La voiture s'éloigne.

L'arbre retourne à sa torpeur de malade. Les jours passent. Le froid arrive. Et un matin, une camionnette s'arrête. Trois hommes montent vers lui.

- On le fait tomber de quel côté ?
- Côté plateau, sinon faut stopper les voitures.
- Ça va pas être facile pour charger le bois !
- Pas grave... Allez, on va chercher le matos.



Ils reviennent avec une longue corde et une tronçonneuse. Indifférent, l'arbre regarde les hommes décider de sa mort. À quoi bon, il est si fatigué...

Le petit moteur de la tronçonneuse hurle, crache et fume. Un gros bruit.

- Zut, faut changer la chaîne... On en a une de rechange ?
- Oui, à l'arrière. J'y vais.

Un portable se met à sonner.

- Heureusement que la machine n'est pas en route : je ne l'aurais pas entendu sonner. Allo ? Non, on n'a pas commencé encore. Ah bon ? C'est vous qui décidez, monsieur...
- Alain ? On s'en va... La mairie vient de m'appeler. Les parents du petit garçon qui est mort ne veulent pas qu'on coupe l'arbre.
- Et la mairie a accepté ? Ce n'est pas croyable ! C'est dangereux de laisser un arbre comme ça près d'une route. Enfin, avant d'exécuter l'ordre, attendons le contre-ordre comme on dit.
- Je te parie qu'on y retourne dans six mois. Bon, ce n'est pas tout, il faut qu'on file au Biard, on a de la coupe à y faire aussi.

Ils remontent dans la camionnette et partent.

L'arbre reste insensible. Pas de joie, rien. Finalement, il aurait aimé finir en bois de chauffage. Au moins, il servirait à quelque chose. Là, il n'est plus rien, même plus un arbre. Il ne fait plus de fruit. Il n'a plus la sensation du monde qui l'entoure. Il n'est plus que du bois presque mort.

Il vivote quelque temps comme cela, à peine conscient de la vie qui se ralentit autour de lui. Le grand noir engloutit la terre, et l'arbre se sent sombrer dans l'inconscience. Il est presque minéral et ne lutte pas.

L'hiver est rude, long et glacial. De grandes périodes de gel succèdent à des périodes venteuses. De nombreux arbres tombent et meurent. Pas lui. Le vent lui a épargné ses pires rafales et le froid ne l'atteint pas vraiment. La nature l'aurait-elle protégé ? Malgré lui, il vit même si ce n'est que par un tout petit peu de sève. Une toute petite respiration infinie. Mais cela suffit pour attendre le printemps.

Les jours rallongent encore et le début du printemps voit notre arbre toujours là, bien debout, même s'il est tout tordu. Il fait un peu peur maintenant, signe de mauvais présage, tout seul au bord de la route et si mutilé.

La famille de l'enfant continue à protéger la survie de l'arbre. Il ne le sait pas et s'en fiche un peu pour l'instant. La mairie accepte parce que c'est une vieille famille du bourg et qu'ils ont tellement souffert.

Ce ne sont pas les parents qui protègent l'arbre, mais le frère de Benoît, Willy. Il va très mal, il culpabilise de la mort de son petit frère et ne l'accepte pas. Son psy le juge dépressif et risque de se suicider. Il est suivi médicalement de très près. Willy se raccroche à l'arbre pour une raison qu'il n'ose pas expliquer. Il a peur qu'on le croie fou en plus de dépressif. Ce qu'il a ressenti ce jour-là aux côtés de l'arbre le hante. Il se dit qu'un mort suffit et que ce serait mieux que l'arbre vive. S'il doit y avoir un second décès, ce sera lui. Bien sûr, il ne parle de cela à personne : il finirait en asile avec la camisole. Il ne le veut pas. Alors, il s'est arrangé pour faire céder ses parents. Et il a réussi : l'arbre est toujours debout.

Willy sait que l'arbre a besoin de soins. Il entreprend donc par une pression incessante, de faire accepter à ses parents l'idée de soigner l'arbre. Cela lui prend tout l'hiver. Mais au printemps, de guerre lasse, ils acceptent de faire venir l'homme de l'art au chevet du malade.

Ainsi donc, l'arbre voit venir une camionnette bleue. Elle s'arrête et deux gars en sortent. L'arbre sort un peu de son apathie pour penser :

- Comme ça, c'est aujourd'hui que je meurs.

Sauf que ce ne sont pas seulement des tronçonneuses que sortent les ouvriers, mais deux gros pots remplis d'un onguent noir.

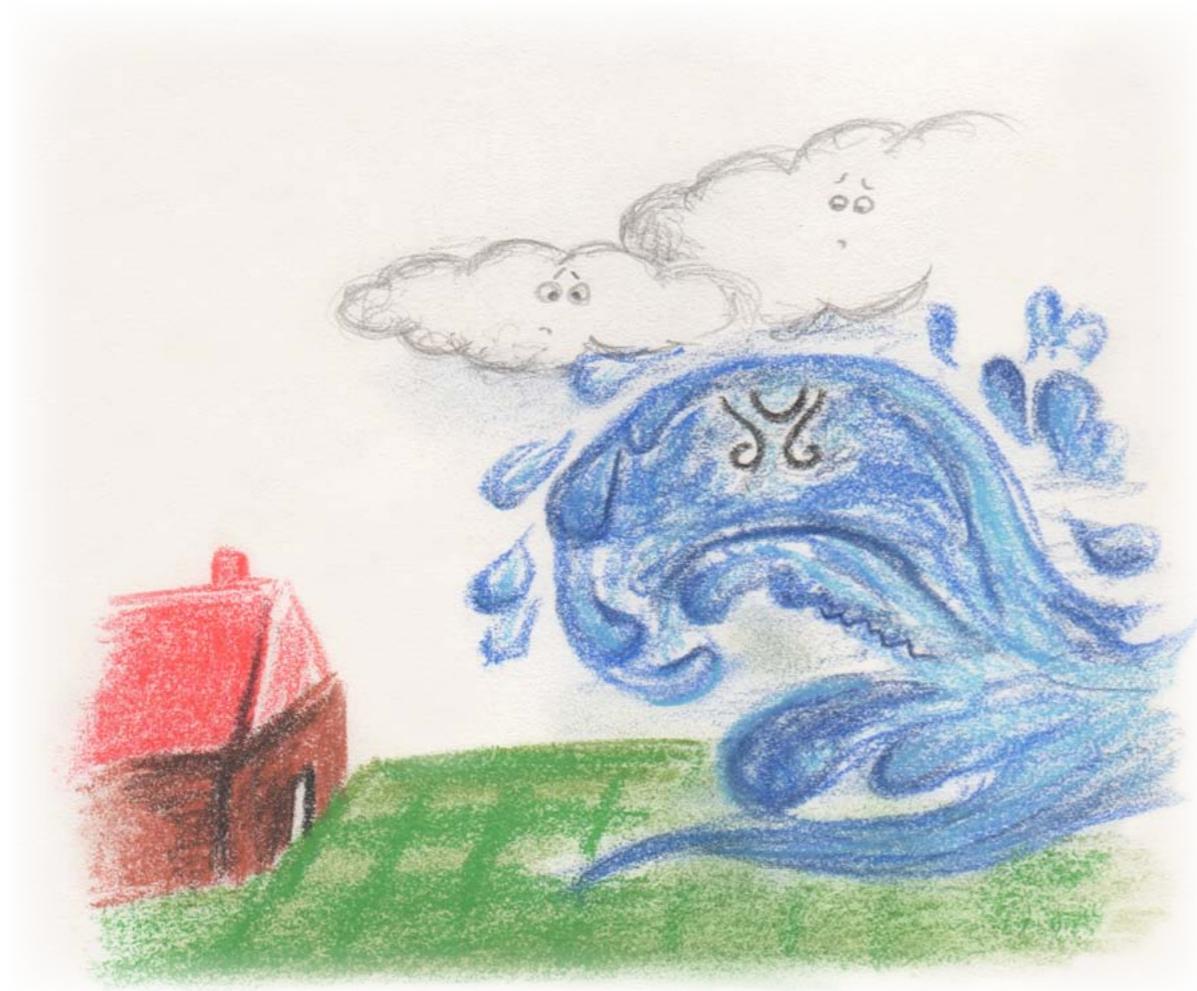
Ils coupent proprement le reste de la branche brisée, en biais pour ne pas que l'eau y stagne, puis recouvrent la plaie avec la pâte noire. Ensuite ils administrent une ribambelle de piqûres jusque dans le cœur de l'arbre.

Puis ils s'en vont.

Le printemps est maintenant bien là. L'arbre reprend un peu de vigueur avec les beaux jours. Les bourgeons apparaissent. L'arbre est convalescent mais la sève est vigoureuse et irradie jusqu'aux plus hautes branches. Il est tordu, amputé d'une grande partie de lui-même, mais

en vie ! Son aspect fait un peu peur à voir, solitaire le long d'une route battue par les vents d'ouest, mais les bourgeons qui gonflent ses branches sont prometteurs de jours meilleurs.





Je suis moi. L'essence même de la vie. Chaque fleur, chaque animal est issu de moi. Je suis les océans, je suis le fleuve paresseux, je suis le nuage, je suis aussi la blancheur des pôles. Sans moi, l'humanité n'existe pas.

Pendant que j'engloutis une partie du globe, l'autre partie prie le ciel pour que j'arrive jusqu'à sa terre assoiffée.

Je suis l'insaisissable lorsque que vous essayez de me garder prisonnière entre vos doigts. En hiver, je bloque vos vies et vos doigts restent collés à moi lorsque vous tentez de me toucher. Les bateaux hurlent leur détresse d'un long son grave lorsque j'envahis la mer et ils vont se perdre sur les rochers noirs.

Je suis la vie, je suis la sève des arbres, je suis votre sang. Je suis aussi la fureur aveugle lorsque je quitte le lit paisible

de mon cours, je suis également la grêle qui réduit vos espoirs de récolte en charpie.

Je suis la précieuse au sein du désert. Je fais naître des oasis miraculeuses du grand rien. Je lave toutes les salissures de l'humanité. Malgré ma multitude, je suis comptée. Souillée par l'homme, je peux devenir le pire fléau de l'humanité et déposer vos toxines sur la terre.

Je suis le don de la vie. Mais je peux aussi devenir l'archange de la mort et répandre le poison sur vos plaines



fertiles. Je peux flétrir la plus profonde et la plus ancienne des forêts. Je peux venir envahir vos côtes et rendre vos îles sous-marines.

Ne me faites pas devenir ce que je ne suis pas. Gardez-moi en vie, car je suis la vie.



CONFIDENCES VERTES

Des petites feuilles vert pâle pointent le bout de leur nez le long des branches de l'arbre. Il n'a pratiquement plus mal de son amputation et ses deux autres branches maîtresses partent à l'assaut du grand vide laissé par la branche brisée lors de l'accident.

L'arbre se repose dans l'air tiède et s'habille de nouveau d'un feuillage délicat. Il impressionne moins les passants et reprend un peu de son allure débonnaire.

Il se laisse amuser par la ronde des lapins, l'écureuil qui lui chatouille l'écorce en grimpant le long des branches. Comme il est agile ! Une chouette hulotte vient même lui tenir compagnie pendant les longues nuits encore fraîches de ce début de printemps.

Il revit. Encore un peu convalescent et las, mais l'âme tranquille.

Un vélo monte la côte qui serpente jusqu'au plateau. L'arbre écoute le changement des plateaux au fur et à mesure que la pente devient plus ardue. Le vélo s'arrête à l'aplomb de l'arbre et est jeté dans l'herbe. Un jeune garçon monte la butte jusqu'à l'arbre. C'est Willy.

Il est amaigri, un peu pâle et paraît las. L'arbre le reconnaît. Le jeune garçon s'assied, le dos posé contre son tronc, très exactement à l'endroit

où son petit frère est mort. Il regarde le ciel à travers le jeune feuillage et commence à parler.

- Tu sais, je n'arrive pas à m'y faire. Qu'il ne soit plus là. Mes parents font semblant, mais moi je ne peux même pas faire ça. C'est comme si tout s'était arrêté ce jour-là. Pourquoi j'ai le droit de vivre, moi, alors que lui n'a pas eu ce droit ? Mon père me dit qu'il faut continuer à vivre et à le porter dans mon cœur... pfoutttt, c'est des conneries. Ça m'aide pas !

Mon frangin, il était toujours si joyeux, tu sais... Il collectionnait pleins de trucs, il fabriquait des karts en bois pour descendre la pente du garage. Ça foutait mon père en rogne parce qu'il ne trouvait plus ses outils. Mais tu ne pouvais pas rester longtemps en colère contre lui. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il était comme ça, on ne pouvait pas lui en vouloir très longtemps, tu comprends ? Il te regardait avec son regard qui rigole, tout tendre. Pour lui la vie était une grande magie, une partie de jeu et il aimait tant faire partager tout ça. Il valait bien plus que

moi. Je n'ai jamais su faire cela, croire que tout est beau, que les gens sont bons, accorder ma confiance cash comme ça, juste sur un regard. Il aurait certainement fait pleins de choses de sa vie, alors que moi, ce n'est pas la même chose.

Et puis, ce qui me hante le plus, c'est qu'il soit mort tout seul. Ce qu'il a dû avoir peur, froid. Il a dû nous appeler et nous, on n'est pas venus. Comment un petit garçon peut-il mourir comme ça ? Hein ? Alors qu'il a une famille. Ça sert à quoi la famille, si elle laisse les enfants agoniser comme ça. Les toubibs ont dit qu'il était mort rapidement, mais moi je ne le crois pas. Je le sais. Ne me demande pas pourquoi, mais je le sais.

L'arbre est bien chamboulé par ce monologue. Alors il essaye de prendre Willy dans ses bras-branches et de lui montrer comment est mort son frère. Il tente de lui ouvrir son monde végétal à lui et de lui montrer que son frère n'est pas mort seul.

Mais il est encore faible et il n'y arrive pas. Il y met tant de force que certaines feuilles à peine sorties se flétrissent et tombent. Willy semble un peu troublé. Secoue la tête et pense à haute voix.

- Je deviens maboul moi, je crois que je suis un arbre... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je deviens bon pour l'asile ! De toutes manières, je n'en ai pas pour longtemps maintenant.

Willy se lève et regarde les branches de l'arbre. Il tourne un peu autour et s'arrête soudain.

- Celle-ci sera parfaite.

Il retourne s'asseoir contre l'arbre et reprend son discours :

- Il faut d'abord que j'écrive une lettre pour mes parents, je sais que je vais encore leur mettre la tête un peu plus sous l'eau. Mais moi, je peux plus. Je m'en veux de tout, de mes façons d'être avec eux, de ma jalousie envers mon petit frère, de la peine que je vais leur faire. Mais

tu vois, je ne vauX rien, pas grand-chose et à chaque fois que je fais quelque chose, je me plante. C'est pour ça que je veux mourir, comme mon frère. C'est décidé, c'est comme ça !

L'arbre est révolté. Si quelqu'un avait dû mourir dans cette histoire, c'est lui. S'il n'avait pas été là, l'enfant aurait eu quelques contusions, fractures, mais il serait sûrement vivant aujourd'hui. Et puis, il ne veut pas encore être l'objet d'un deuxième décès.

Mais que faire ? Comment faire, quand on est un simple arbre de bord de route, pour empêcher un ado de se pendre ? Un arbre, c'est un guetteur. Il n'est pas fait pour agir. Comment changer sa nature ?

Pendant que l'arbre rumine sa révolte, Willy se lève, descend la butte et se retourne pour faire un signe de la main.

- À dans pas longtemps, l'arbre. Pour une dernière fois.

Il remet son vélo sur ses roues, l'enfourche et prend de la vitesse dans la descente.

L'arbre est accablé... Mais une idée prend forme depuis la profondeur de ses racines et remonte au plus haut de sa cime. Toutes ses feuilles se redressent soudain et frémissent comme sous l'effet d'une légère brise. Il se redresse ? L'espoir est revenu dans son grand corps végétal.

Il a la solution !



Je suis moi. Je repousse le froid abyssal de l'univers, la grande solitude du vide. Mes rayons font fleurir votre monde. Vous aimez ma chaleur sur votre visage au printemps. Je suis votre nostalgie durant les journées grises et sombres de l'hiver. Je transforme les paysages par mon unique présence. Je peux être blanche, douce, ambrée, rose. Mes nuances sont infinies. Je peux éclairer vos paysages, mais je peux aussi vous aveugler et vous brûler les yeux à tout jamais.

Mais lorsque je m'absente, toutes les couleurs disparaissent. Je suis la magie sans cesse renouvelée, le rêve de tout peintre. Peu d'élus ont su me capturer sur leurs toiles de tissus tendus.

Je suis la vitesse. Une vitesse naturelle. Je me répands au plus profond de l'univers. Je suis le phare qui guide les vaisseaux perdus dans le grand désespoir de l'espace.



Je suis une des filles du grand chamboulement du début. Notre famille est nombreuse et vous aimez nous contempler pendant les longues nuits d'été.

Je rythme les jours, les saisons et les années. Je rythme la vie. Le temps des amours et des semailles, le temps des récoltes et de l'abondance. Mon absence vous enferme dans vos maisons en hiver et vous me redonnez vie dans le foyer de vos cheminées.

Je suis le dieu de nombreux peuples et c'est bien normal. Car sans moi, que feriez-vous ? Vous pouvez me vénérer, mais jamais vous ne pourrez m'atteindre, jamais vous ne pourrez m'altérer, jamais vous n'aurez aucune emprise sur moi. Je n'ai pas besoin de vous, je vous baigne de mes rayons sans le vouloir vraiment car vous êtes juste sur ma route. Je n'ai pas de sentiment, je n'ai qu'un but : irradier, inonder le monde de moi. Peut-être, un jour, si l'humanité

vit assez longtemps, mes photons pousseront les grandes voiles de vos vaisseaux. Peut-être...

Un jour, je m'éteindrai et la vie sur terre s'arrêtera pour toujours. Mais rassurez-vous, l'humanité mourra bien avant moi.



L'ARBRE PASSE À L'ACTION

Le printemps est maintenant bien installé sur le plateau. L'arbre reprend des forces tous les jours un peu plus. Les fleurs parfument l'air, les semailles sont pratiquement finies. Seul le maïs n'est pas encore en terre.

Les animaux sont occupés à leurs épousailles. Tout ce petit monde est donc bien affairé dans l'air de plus en plus tiède d'avril.

L'arbre attend. Sa patience est infinie et sereine. Il sait ce qu'il va faire et il se sent en harmonie avec la nature qui l'entoure. Il profite de la douceur de vivre d'avril. Il ne pense pas à ce qu'il lui reste à faire. Mon dieu, comme vivre est bon ! Comme vivre est doux ! Comme vivre est fragile et douloureux !

Un matin d'opale pointe ses doigts fragiles à l'horizon. L'arbre regarde la lumière limpide envahir le monde. Le ciel est rose, orange, doux comme une caresse. La rosée brille comme mille diamants oubliés dans l'herbe. L'humanité rêve encore. En revanche le monde animal est déjà bien réveillé et profite de ce moment de beauté avant d'entamer sa lutte pour la survie. L'arbre sent qu'il n'aura plus longtemps à attendre. Le jour approche. Peut-être même est-ce LE jour. Il est prêt. Prêt pour le sacrifice. Sacrifice qui lui paraît tellement dérisoire qu'il n'a même pas conscience que c'en est un.

Et puis il entend. Il l'entend. La respiration essoufflée de Willy, le bruit de roulement du vélo qui peine dans la montée. Ça y est ! C'est aujourd'hui. Mais l'arbre a décidé que ce n'était pas un jour pour mourir, du moins pas pour Willy.

Le vélo est jeté dans l'herbe sans précaution aucune. À quoi bon ? Le gamin a un gros sac à dos bien chargé. Il arrive au pied de l'arbre. Ses joues sont rougies par l'effort et ses cheveux en désordre auréolés d'or par l'aurore. L'arbre prend conscience de la beauté de ce garçon. Non, décidément il ne le laissera pas faire.

- Salut l'arbre, tu as bien repris du poil de la bête. Moi pas, alors je viens faire ce que j'ai à faire, tu comprends ?

L'arbre ne comprend pas du tout. En revanche, ce qu'il comprend, c'est qu'il ne laissera pas une autre vie se perdre comme ça.

Willy ouvre son sac et en sort une grosse corde souple. Il la prend par une extrémité, fait trois grosses boucles et avec le geste du marin qui

jette son amarre à quai, il lance la corde au-dessus de la branche qu'il a choisie pour mettre fin à ses jours. L'extrémité de la corde retombe en un mouvement gracieux de l'autre côté de la branche, presque jusqu'au sol. Willy la récupère et d'une main agile fait un nœud coulant et tire sur la corde qui est désormais bien accrochée à la branche. Il vérifie si son système est bien positionné. Cela paraît lui convenir. Il esquisse un petit sourire fatigué et murmure :

- Bah vla, on y est, y a pu qu'à.

Il monte en haut de la butte. Là, il se retourne pour regarder l'aube qui n'en finit pas d'être belle. Il lève la tête et s'émerveille de la lumière qui joue avec la cathédrale de feuillage de l'arbre.

- C'est beau.

Toujours aussi tranquillement, il fabrique un nœud de pendu, sort un opinel bien tranchant et coupe le reste de la corde qui tombe comme un serpent paresseux au bas de la butte.

Willy passe le nœud coulant autour de son cou et le serre pour qu'il s'ajuste bien.

- Drôle de choix quand même que de se pendre, pense- il.

Et il se jette dans le vide.





Avant même de sentir la corde l'étrangler, il entend un énorme fracas, comme un hurlement ! Et tombe, tombe. Le choc avec l'herbe de la butte le surprend et il roule comme un pantin désarticulé jusqu'à la route. Et

là, il voit l'énorme branche lui arriver dessus. Il se retourne face contre sol et se prépare à l'impact. Là encore rien ne se passe comme prévu. Il sent quelques feuilles lui effleurer la joue, presque comme une caresse. Puis rien ! Il se redresse enfin et voit l'autre bout de la branche brisée, encore tenue à l'arbre, se détacher et dans un lent mouvement basculer vers lui. Immobile, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture, il regarde la branche tomber sur lui. Puis, c'est le trou noir.

Il rêve. Il rêve qu'il est bercé, en sécurité. Dans son sommeil, il voit la danse du monde, les hirondelles qui nichent au printemps, le renard qui vient finir son repas sous l'arbre, le bruit doux du vent d'été dans le feuillage, le vent qui joue avec les céréales comme un homme caresse les cheveux d'une femme. Puis il voit son frère dans la nuit au pied de l'arbre. Il est son frère, il ressent ses dernières pensées, l'étreinte de l'arbre qui le berce tout doucement sous les étoiles. Enfin il sait. Il sait que son frère n'est pas mort seul. Il sait que son frère l'aimait et qu'il doit vivre pour que lui aussi, quelque part, continue à vivre. Il sait qu'il

n'y a pas de honte à vivre puisque l'on vit pour les autres, même et surtout pour ceux qui ne sont plus là.

Il se réveille avec une douleur lancinante à la tête. Qu'importe, puisqu'il vit ! Il regarde l'arbre encore un peu plus mutilé et qui n'est plus que l'ombre de lui-même. L'arbre qui protège et qui soulage. Il sait maintenant que tout ce qu'il voit, que toute la beauté du monde est pour son frère et qu'il doit vivre pour cela même si la perte, le manque seront présents à chaque minute de sa vie.

Il se sent envahi par la nature végétale de l'arbre.

- Alors tu sais maintenant ? C'est bien, je suis content. Vis mais vis bien, émerveille-toi. N'oublie pas : émerveille-toi.

Nous sommes nous. Nous vivons, nous nous engendrons et nous mourrons. Vous nous élevez pour vous nourrir mais aussi pour votre plaisir. Vous nous tuez avec vos fusils au nom de la tradition et de la nécessité. Nous sommes



comme vous et pourtant vous nous traitez comme inférieurs. Nous sommes la multitude et la différence.

Vous pouvez nous regarder agoniser dans vos abattoirs ou au fond de vos filets de pêche. Vous pouvez aussi nous adorer et nous traiter comme de petits enfants tout au long de notre vie. Vous pensez être l'unique propriétaire de cette planète. Personne n'est propriétaire, seule la vie est propriétaire, seule la vie est importante. Pas la forme de vie.

L'inquiétude du porc qui va mourir est aussi grave que celle de l'homme qui voit sa maison partir en fumée. Certains d'entre nous acceptent de se sacrifier, d'autres pas. Nous formons quelques pièces du grand puzzle. Chaque pièce a très exactement la même importance que toutes les autres pièces. Le tableau est incomplet s'il manque une seule pièce.

Les espèces vivent et meurent. Chacune a son temps. Mais ce n'est pas à vous d'en décider. Ce n'est pas à vous de décider si telle ou telle espèce a le droit de vivre ou doit mourir. Tout espace est devenu le vôtre. Les animaux sauvages se terrent où ils peuvent quand ils ne meurent pas à cause de votre pollution.

Nous sommes tous des animaux, vous et nous. Nous ne formons qu'un seul tout. Alors, rejoignons-nous.



LE TEMPS DES MOISSONS

L'arbre qui autrefois levait ses trois branches maîtresses jusqu'au ciel n'en a plus qu'une. L'été passe. La douleur de la perte de sa branche s'amointrit petit à petit. Cette fois, pas de maladie et Willy vient

s'occuper de l'arbre. L'arbre se sent envahi par l'optimisme quand il le voit reprendre des forces. La vie coule dans les veines du garçon comme la sève dans les branches de l'arbre.

Il n'est pas affaibli par la perte d'une partie de lui-même et arrive à former ses fruits.

Le temps des moissons se termine. Les fruits de l'arbre grossissent jusqu'à devenir de belles noix. Il est tranquille et même plutôt fier de lui. Il l'a fait !

Willy vient souvent le voir, parfois il lui parle mais le plus souvent il se contente de regarder la nature autour de lui, couché contre l'arbre.

Le temps passe doucement et l'automne s'installe. L'arbre prend ses couleurs de feu et les fruits grossissent. Willy approche dans le soir. Comme à son habitude, il s'assied le dos contre l'écorce rugueuse, ses bras en arrière enlacent le tronc. Il se sent connecté avec la force tranquille de l'arbre. Même s'il ne le dit à personne, il sait que l'arbre

a fait beaucoup pour lui et sa famille. Il se sent redevable, bien que l'arbre ne lui demande rien.

- Aïe ! Une noix vient de lui tomber sur la tête.

- Hey, tu aimes bien me faire tomber des trucs sur la tête, toi.

L'arbre frissonne : un petit rire qui fait tomber, mais cette fois par dizaines, des noix sur Willy.

Il ouvre une des noix, la trouve bonne. En reprend une autre, et encore et encore. L'arbre est tout content. Pour une fois que quelqu'un mange ses fruits en dehors de tous les petits rongeurs du coin !

Pendant que Willy se goinfre avec les noix, l'arbre se surprend à rêvasser. Cette année, enfin, il ne craint pas l'hiver. Il est en forme et surtout il n'est plus seul, puisque quelqu'un aime s'adosser à son unique tronc. Il n'est plus le magnifique noyer qu'il était avant l'accident. Mais quand il se regarde par les yeux de Willy, il se trouve beau, accueillant, vivant. Pas harmonieux, non, du moins pas par ses

formes : il est amputé et déséquilibré maintenant, mais il se sent à sa place, guetteur et gardien. Ange gardien ?

Bref tout va bien pour notre arbre, qui se laisse aller au sommeil dans le vent encore tiède de l'automne. Il somnole, tout en laissant tomber ses noix au sol accompagnées de feuilles rousses. Willy qui s'était endormi en même temps que lui se réveille en panique sous les coups répétés des fruits qui dégringolent.

- Hey, c'est un vrai bombardement là-dessous, dit-il en se levant d'un bond. Et le sourire aux lèvres :

- Je reviendrai lorsque tu seras plus accueillant !

Il dévale la butte, empoigne son vélo et pédale pour prendre de la vitesse dans la descente.

L'arbre se retrouve seul, mais content. Il sent bien la sève se ralentir maintenant que tous ses fruits sont arrivés à maturation. Mais pour une

fois, il n'a pas l'impression de vivre une petite mort. Aujourd'hui, il goûte ce ralentissement et attend avec joie l'engourdissement de l'hiver, ce moment de bien-être avant de basculer dans le sommeil réparateur de la nuit. Finalement, comme c'est bon de dormir !

Quelques jours plus tard, le soleil est toujours présent, l'air encore tiède et les couleurs superbes. L'arbre goûte chaque seconde et se trouve bienheureux. Une voiture s'approche mais l'arbre n'y prête pas attention : c'est l'heure des voitures. Mais celle-ci s'arrête au pied de la butte. Plusieurs personnes en descendent. L'arbre, étonné, reconnaît les parents de Willy accompagnés de leur fils. Au contraire de l'arbre, l'humeur n'est pas au beau fixe dans la famille et tous semblent tendus et contrariés. Willy bougonne en portant un gros panier en osier et les parents le suivent en traînant des pieds.

- Mais comment peux-tu nous demander de venir ici ramasser des noix juste là, ici quoi, merde ? Tu penses à nous, des fois ?

- Et puis quoi ? répond Willy. Benoît est mort ici, je suis au courant !

C'est pas la faute de l'arbre, c'est pas votre faute non plus. C'est la faute à pas de bol, mauvais jour, mauvais endroit, et puis voilà, Benoît nous quitte et nous, on n'a plus qu'à pleurer et j'ai qu'une envie moi, c'est d'aller le retrouver.

- Arrête Willy, arrête. Je ne supporte plus, je ne te supporte plus, je veux aller dormir.

Sa mère s'effondre dans l'herbe.

- Willy, tu vois ce que tu fais à ta mère avec tes idées à la con. Tu ne comprends pas qu'on n'en peut plus ?

- Bah si, justement. Mais y a un truc que j'ai compris ici. Je viens souvent et c'est peut-être le premier endroit où je me suis senti bien. Triste, mais bien. On ira le retrouver, Benoît. Mais avant, on a des trucs à faire.

Son père ricane, d'un rire sans joie, presque cynique :

- Comme cueillir des noix ? Alors que ton frère est mort juste là ? Tu veux nous achever ou quoi ? En plus, cet arbre est sinistre. Il a

encore perdu une branche, j'y crois pas... C'est son karma d'être moche, à celui-là.

L'arbre se sent repoussé par la colère des parents de Willy. Il se recroqueville sur lui-même et tremble. Les noix tombent sur les parents. Ce qui fait rire Willy qui a bien senti le trouble de l'arbre et sait pourquoi les noix tombent en avalanche.

- Mais c'est quoi ça ? Y a même pas de vent, crie la maman de Willy.

- Bon écoutez, j'aime les noix, j'ai envie qu'on cueille des noix, alors on cueille les noix, on pense à Benoît aussi, c'est pour lui qu'on fait ça.

- Je ne te suis vraiment pas, bougonne son père.

- Je ne vous demande pas de comprendre, je vous demande juste d'essayer. Cueillir les noix. Je ne vous demande pas de profiter du moment. Juste de cueillir les noix. Vous pouvez faire ça, pour moi ?

Les deux parents se regardent, puis lentement se tournent vers Willy :

- Bon, allons-y.



Tous les trois se retrouvent en haut de la butte, au pied de l'arbre et ramassent des noix. Un petit bruit d'écureuil se fait entendre. Les noix sont ouvertes et mangées.

- Elles sont bonnes ces noix ! J'aime bien les manger fraîches comme ça.

L'atmosphère se détend et l'arbre en profite pour projeter sur ce petit monde son esprit apaisant.

Ils ramassent les noix jusqu'à ce que le panier soit plein. Willy dit :

- Restez là !

Il prend le panier, descend jusqu'à la voiture, ouvre le coffre, pose le panier dedans. Il sort un autre panier recouvert d'une couverture écosaise. Il ferme le coffre, traverse la route et monte encore une fois le talus jusqu'à l'arbre.

- Maintenant, on mange en famille. Ça fait bien trop longtemps qu'on reste tous dans notre coin.

- Décidément, c'est la journée, bougonne le père.

Mais tous s'exécutent et la nappe fleurit sur l'herbe encore verte.

Willy sort les assiettes, le pain, les pâtés et une salade de pâtes ainsi que quelques pommes pour clore le repas.

L'atmosphère tranquille du coin incite à la discussion et la famille papote, raconte un peu tout et rien. La dernière pomme est mangée et tous se laissent aller à la rêverie.

Alors l'arbre étend ses mains-feuilles au-dessus des trois rêveurs et les endort. Ils sont paisibles et détendus. Ils rêvent, ils rêvent qu'ils sont un petit garçon qui regarde les étoiles dans les bras d'un magnifique noyer. Ils rêvent qu'ils touchent enfin le monde du bout des doigts, ils rêvent qu'ils font enfin partie du monde. Puis ils rêvent qu'ils meurent. Qu'ils meurent ? Pas vraiment, car Benoît est partout. Il vit dans chaque brin d'herbe, dans chaque battement de cœur de l'oiseau, Benoît vit dans l'écorce rude de l'arbre. Puis ils tombent dans un sommeil sans rêve et au bout de quelques minutes, se réveillent. Ils se regardent et se comprennent sans dire un mot. Le père lève la tête, regarde l'arbre et pose sa main sur son écorce comme une caresse.

- Tu as bien fait de nous emmener ici. Je ne savais pas. Je suis soulagé.

- Mon tout petit...

Après un regard d'adieu pour l'arbre, ils ramassent leurs affaires et partent.

Pourtant, leur pas est plus léger, la colère a disparu pour laisser place à la nostalgie désespérée de ceux qui ont perdu un proche.

Rassuré, l'arbre s'endort.



Je suis moi, je suis multitude. Je tapisse la terre et nourris les bêtes comme les gens. J'apporte un souffle nouveau à l'air que vos poumons aspirent. Je grandis et me multiplie, comme vous. Je souffre et meurs, comme vous. Vous me contestez l'intelligence, vous me contestez l'âme. Qui êtes-vous pour décider de ma non-vie ?

Je suis la verdure qui vous apaise, lorsque vous m'entreposez dans vos granges, vous avez moins peur de l'hiver qui arrive.

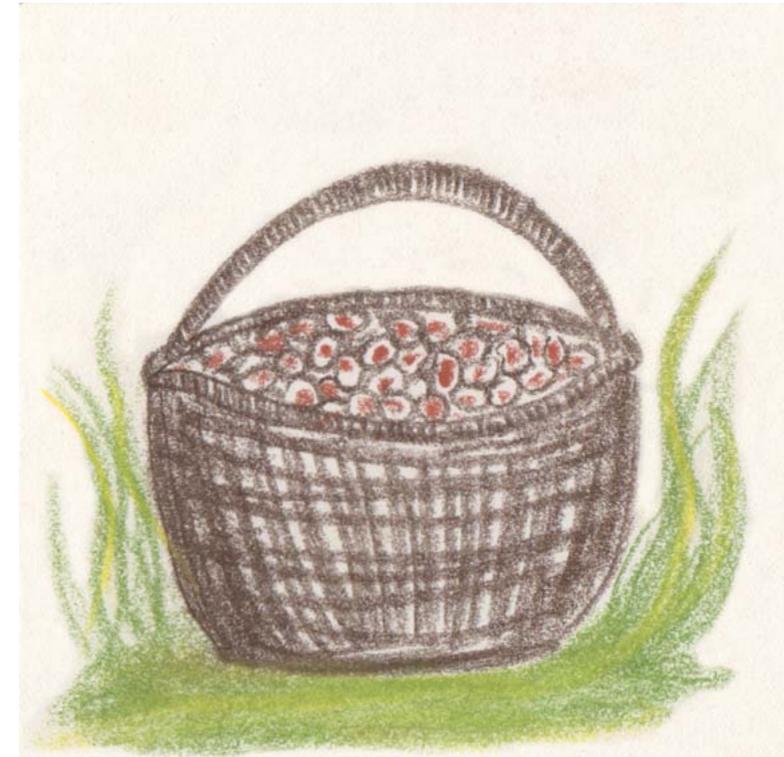
Je suis sauvage ou domestiquée. Dans vos laboratoires, vous violez mes semences pour les transformer, vous les rendez stériles afin de faire de votre « business » une manne d'or. Pendant ce temps, les populations meurent, car elles ne peuvent semer et doivent acheter à prix d'or vos graines dégradées.

Au nom de la mondialisation, vous arrachez la forêt millénaire pour cultiver une seule plante. Une fois le sol stérile, vous partez détruire un peu plus loin. En nous maltraitant, c'est l'humanité que vous humiliez et c'est la terre que vous violez.

Et pourtant, beaucoup d'entre vous ont su sublimer certaines fleurs et en faire des poèmes multicolores. Certains de vos parcs sont une ode au végétal.

Laissez-nous vous enseigner notre sagesse. Laissez les dernières forêts primaires vous guider, écoutez-nous, nous avons encore beaucoup à vous offrir.

Mais surtout, arrêtez de nous massacrer, il est encore temps.



LES HIRONDELLES PARTENT MAIS REVIENNENT

Cinq années ont passé. L'arbre est serein et a repris de l'ampleur. La branche sectionnée par la voiture est toute tordue, mais la vie est encore là et plusieurs pousses se dressent fièrement vers la lumière.

Il attend. L'automne est là et toute la famille va venir passer la journée avec lui pour ramasser les noix. La famille s'est agrandie et Willy a un petit frère. L'arbre aime bien lorsqu'Arthur fait la sieste contre lui, souvent à l'endroit précis où son frère est mort. Ils ont même installé une balançoire dans l'une des branches ! Pour un arbre isolé sur un plateau en plein vent, c'est plutôt insolite.

Ils arrivent ! L'arbre frissonne d'impatience contenue. C'est une histoire de famille maintenant, et ils sont bien une vingtaine à venir : les grands-parents, neveux et nièces, cousins et cousines. L'arbre a appris à les connaître et attend avec impatience cette journée.

Dans un joyeux désordre, les noix sont ramassées puis stockées dans les voitures. Le petit Arthur regarde tout cela assis sur la branche tordue, sous le regard toujours un peu inquiet de sa mère. L'arbre aime fusionner avec l'esprit du petit garçon. Il l'emmène au plus haut de ses branches et lui montre le paysage. Arthur a donné un nom à l'arbre qu'il ne veut dire à personne : c'est leur secret à tous les deux. L'arbre calme



les peurs du petit, lui raconte sa vie d'arbre, la vie de la nature autour. Quand, bien des décennies plus tard Arthur, en vieil homme serein, poussera son dernier souffle, il sera inhumé au pied de l'arbre et ne fera plus qu'un avec lui. De la même façon, lorsque l'arbre commencera à vieillir, certains de ses fruits seront plantés par la famille et donneront naissance à de vigoureux noyers. Mais goûtons plutôt la joie de cet instant qui se renouvellera encore et encore, jusqu'à ce l'arbre lui aussi aille rejoindre la terre.

L'arbre soupire d'aise et provoque la chute des dernières noix qui lui restaient. Willy le regarde et l'arbre se sent bien dans ce regard-là. Tout est parfait.

Le vent fredonne sa petite chanson dans le feuillage de l'arbre : je suis vivant, je suis vivant... Il y répond en balançant ses grandes branches dans l'air : « Je veille sur vous, je veille sur vous, je suis votre arbre à vous, je suis votre arbre, je suis votre arbre ».



Je suis moi. Forte et fragile. Innombrable et si rare. Je coule dans vos veines, je suis vos rêves. Je suis au profond de chaque amibe, de chaque molécule, de chaque étincelle. Je suis la vie.

Pourquoi je suis là ? Je suis là pour faire reculer le vide. Sans moi, rien n'a de sens. Sans moi, le big-bang originel n'aura servi à rien.

Comment je suis là ? Je ne sais pas. Hasard ou volonté d'un esprit supérieur ? Chacun pense ce qu'il veut. Je suis là parce sans moi, tout est vain.

À chaque seconde qui passe, à chaque être qui meurt, chantez : je suis en vie, il fut en vie. À l'enfant qui va naître, chantez-lui cette chanson : tu as toute une vie à vivre, dans la douleur et la joie, mais tu dois vivre parce seule la vie est importante.

J'aime tout ceux qui me portent en eux, je suis vous, je suis lui, je suis le grand tout que vous cherchez tant dans tous vos livres de philosophie.

Je suis LA question mais aussi LA réponse. Alors ne cherchez plus et vivez, vivez.

